

Christian MONTELLE
Professeur de français à la retraite

Littérature orale et maîtrise de la langue

Nourrir l'enfant par l'oreille...

CMLO - Alès 27 septembre 2008

Introduction

Je voudrais d'abord que nous nous mettions d'accord sur les termes qui annoncent mon intervention : **La littérature orale et la maîtrise de la langue**. Le terme de "littérature orale" est un oxymore, une tournure de style qui dit quelque chose et son contraire : *cette obscure clarté qui tombe des étoiles*. Littérature vient du latin : *littera*, « lettre », puis *litteratura*, « écriture », « grammaire », « culture ». La lettre relève à l'évidence de l'écrit, comme le phonème relève de l'oral. Avant l'invention de l'écriture, on utilisait le mot **orature** (voir en annexe), terme qui a été remis à l'honneur par Rémy Dor et Claude Hagège. Il est aussi d'usage dans les pays anglo-saxons.

On entend par orature l'ensemble des genres dont le mode d'expression est la voix, et qui s'entrepasse dans la mémoire, à la fois des narrateurs et des auditeurs. Elle sollicite principalement l'ouïe, le sens global, celui de l'invisible.

Orature et littérature ne se contentent pas de figurer le monde, elles veulent le refigurer. C'est-à-dire qu'elles ont des visées esthétiques et éthiques, au contraire des textes dont l'objectif est la seule information/communication ou l'aliénation d'autrui.

L'orature (adjectif : oratoire) est un élément de parole élaboré: un "texte" d'orature (même réduit à une syllabe) a fait l'objet d'une manipulation discursive. On distinguera donc soigneusement ce qui est "oralisé" de ce qui est "vocalisé": l'orature ne relève pas du style parlé, mais d'un registre formalisé. A la suture des domaines de l'orature et de la littérature, on inscrira une "orature littéraire" (prolongements écrits de textes oraux), de même qu'une "littérature orale"(textes écrits conçus pour être dits) et une littérature oralisée (textes littéraires qui sont donnés oralement).

Afin de bien distinguer le "littéraire" de ce qui est "oral", Paul Zumthor - qui a beaucoup travaillé sur la performance orale au moyen-âge - a inventé le terme "oraliture".

Aujourd'hui j'emploierai le terme : "littérature orale", qui est majoritairement en usage afin de ne pas contrarier vos habitudes. Il faudra entendre que je parle de l'orature et aussi de la littérature oralisée.

Second terme : la maîtrise de la langue ? Immédiatement, on songe à la lecture et à l'écriture. Eh bien, il existe une autre manière de considérer le langage : l'écoute et la parole. La langue a été, pendant des millénaires, un organe que nous avons dans la bouche et qui se faisait entendre. L'écriture est une apparition très tardive, une trace de la parole sur un support solide, trace nécessaire, initialement, pour établir des contrats commerciaux. Puis, elle est devenue source de pouvoir pour les clercs, ceux qui savaient lire et écrire. Avec l'invention de l'imprimerie, l'écriture est devenue une autre face de la langue, une mémoire inerte de la pensée, inscrite sur le papier, quand la pensée est figée dans un temps et inscrite dans un lieu. Je dis bien une mémoire inerte de la pensée, cette pensée qui est conçue et qui vit dans une parole intérieure, comme nous le dit Rivarol :

La parole est la pensée extérieure, et la pensée est la parole intérieure.

Cette trace écrite, cette parole gravée dans la pierre ou couchée sur le papier, reprend vie quand elle est sonorisée, quand elle retrouve sa voix en repassant dans le monde des vibrations. Sonorisation extérieure dans la lecture à haute voix, sonorisation intérieure dans la lecture silencieuse. On voit qu'une langue vivante est bien plus orature que littérature.

L'étude, longtemps obligatoire, des langues mortes a biaisé notre perception de la langue.

Avec la généralisation de l'enseignement, la langue écrite a pris une importance primordiale, même si longtemps cette langue écrite ne fut pas le français, mais le latin. Dès le XVI^e siècle, les écoles de conteurs ont fermé. Les récits oraux qui étaient la source de culture unique du peuple ont été classés dans une catégorie dédaignée de "contes de bonnes femmes pour petits enfants". Moralisés, édulcorés, ils ont peu à peu perdu leurs pouvoirs et leurs fonctions. L'oral est devenu un simple support de communication immédiate. Cela ne s'est pas fait en un jour. Longtemps a subsisté la classe de rhétorique dans laquelle on apprenait le beau parler, l'argumentation orale, l'art de la "dispute". Ces cours de haute langue sont encore dispensés dans les grandes écoles, les séminaires, les centres d'études judiciaires, les préparations aux métiers médiatiques ou artistiques de la parole. Mais ils ne sont en aucune façon transmis de façon systématique aux enfants. Tout est centré sur le lire/écrire, l'écouter/parler semble de peu d'importance.

Erreur profonde. En effet, la maîtrise d'une haute langue orale que nous définirons tout à l'heure, est indispensable pour :

comprendre les propos d'un professeur, d'un savant, d'un homme politique ;
lire et interpréter les manuels, les textes scientifiques et les œuvres de fiction de qualité ;
penser et raisonner de façon subtile, de façon à ne pas se laisser guider seulement par ses seules émotions et pulsions.

Or, on constate des inégalités aussi importantes dans la maîtrise de la langue que dans la possession des richesses, ce qui provoque des fractures sociales désastreuses.

D'où la nécessité absolue de transmettre à tous les enfants de la République cet outil qui permet de grandir, de penser, de s'exprimer, de connaître et d'étudier : une haute langue orale.

"Mais par quels moyens ?" me demanderez-vous et vous aurez raison puisque c'est pour répondre à cette question que je suis ici. Je tenterai de vous donner des réponses selon trois axes :

- 1- Une prise de conscience, par les parents de l'importance de leur parole, tout particulièrement durant les trois premières années de la vie de leur enfant.
- 2- Une autre organisation des premières années du cursus scolaire et une bonne connaissance de ce que peuvent nous apporter les textes de la tradition orale.
- 3- Une pratique éclairée de la transmission de la langue orale.

J'ajouterai trois paragraphes l'un consacré à l'opposition entre deux types de parole un autre à l'importance de la construction de sa parole par l'enfant et un dernier où je tenterai de définir le rôle de chaque sorte de transmetteur de langue.

Le ventre de la parole

L'enfant sort du ventre de la mère pour tomber dans le ventre de la parole

Evelio Cabrero-Parra, psychanalyste

En une première partie, je parlerai de l'importance de la parole parentale.

L'éducation de l'écoute se fait dès les premiers mois de la vie. L'enfant, qui a perdu la douce sécurité du ventre maternel, émet des signaux sonores nombreux vers sa mère. Soit la maman (ou le papa ou la personne chargée de garder le bébé) l'entend, répond à son babil, en lui adressant des mots d'amour, en lui racontant ce qu'elle est en train de

faire, soit elle écoute la télévision, pense à ses courses ou au repas de midi. Dans le deuxième cas, le babil se transforme en pleurs et cris qui, eux, déclenchent une réaction ; on n'est plus dans le domaine de l'amour, du plaisir, mais dans celui de l'exaspération, de la contrainte. Le message est enregistré : *Si je babille, rien ne se passe, si je brame, quelqu'un vient, avec un comportement soit agréable, soit plus ou moins agressif lorsque j'abuse du procédé.* Une première attitude face à la parole se met en place.

Durant trente-cinq années, des chercheurs américains ont étudié la parole parentale. Pendant les trois premières années de la vie des bébés, ils ont enregistré quelle quantité de vocabulaire entendaient les enfants de cadres, de travailleurs manuels et de populations assistées. Ils ont noté aussi quelle était la tonalité de ces messages (encourageants, laudatifs, ou réprobateurs, agressifs).

Ils ont constaté des différences énormes, aussi bien en ce qui concerne la quantité que la qualité des mots entendus par les enfants. On trouvera une présentation détaillée de ces travaux dans mon ouvrage : ***La Parole contre l'échec scolaire, La haute langue orale, l'Harmattan, Paris, 2005.***

Les auteurs, qui ont mené ces études, ont observé des corrélations directes entre la richesse et la qualité du vocabulaire entendu lors des premières années de vie et les capacités de lecture des enfants à 9-10 ans. L'apprentissage du code ne posait pas de problèmes particuliers, mais dès que les textes devenaient plus riches, une fracture apparaissait entre nantis et démunis. Cette fracture s'élargissait ensuite continûment. C'est bien la parole entendue qui détermine le devenir des enfants.

La catégorisation sociale n'est pas toujours déterminante. Des enfants de cadres peuvent très bien recevoir des quantités accablantes de paroles négatives ou très peu de paroles, et des enfants de milieux défavorisés avoir des parents ou des grands-parents qui soient de merveilleux conteurs, de merveilleux initiateurs aux mots du monde. La meilleure élève que j'aie rencontrée au cours de toute ma carrière était une jeune fille turque. Son père, manœuvre dans une usine de chromage, lui avait raconté et lui racontait, en turc, de très nombreux contes. Le plaisir de la langue écoutée s'était transposé sur la langue française que cette jeune élève de cinquième possédait avec une maîtrise étonnante.

Le déterminisme induit par la parole parentale se prolonge et s'amplifie quand l'enfant entre à l'école. Un gosse élevé dans un milieu bruyant, avec le son de la télé poussé à fond, des vociférations, des paroles agressives, adopte un ton criard et les hurlements sont naturels pour lui. Il provoque immédiatement des attitudes de rejet de la part des enseignants et de ses camarades de classe, ce qui va l'amener à durcir encore sa parole et provoquera un isolement difficile à vivre. D'où, indiscipline, rejet de l'étude, insolences, violences... Tout au contraire, un enfant qui s'exprime d'une voix douce et qui connaît les formules de la politesse trouvera immédiatement une place de choix dans la classe.

D'un côté plaisir procuré par la langue, de l'autre déplaisir très vif. Je pense que ces sensations sont décisives pour la suite, car toute acquisition de savoir passe par la langue. Les conditions favorables à l'échec se mettent en place bien avant le moment de la scolarisation et c'est une erreur regrettable d'imputer les difficultés exclusivement aux enseignants. Cependant, ces derniers peuvent améliorer ou aggraver les choses. Cela dépend au premier chef de la tonalité et des contenus de leurs paroles. Ce sera le thème de ma deuxième partie.

Nourrir l'enfant par l'oreille

Comment transmettre aux enfants le plus de langage qu'il est possible ?

La qualité du langage reçu à l'école est déterminante pour combler les lacunes accumulées par beaucoup d'enfants au cours de leurs premières années de vie. Il est donc très important de se soucier de la nourriture que nous offrons aux oreilles des bambins qui nous sont confiés. Leur offrir pauvre et dure langue leur prépare pauvre et dur avenir. Les abreuver d'une langue riche et poétique leur ouvre les portes de la vie.

La parole de tous les transmetteurs de langue sera déterminante dans plusieurs domaines :

- 1- réconcilier l'enfant avec sa langue et lui faire découvrir le plaisir de langue ;
- 2- permettre à l'enfant d'acquérir un lexique étendu et aussi lui apprendre à maîtriser des tournures grammaticales et stylistiques riches et variées ;
- 3- améliorer sa connaissance du monde en explorant par les récits : les époques, les pays, les métiers, les milieux les plus divers ;
- 4- l'initier au langage symbolique ;
- 5- l'habituer à la lecture et à l'interprétation des textes oraux et écrits.

1- Langue de douleur, langue neutre et langue de plaisir

Paroles de miel ou paroles de vinaigre, les paroles sont de nature et d'effets bien divers. La langue de douleur, c'est cette langue agressive de l'entourage et des médias qui blesse l'enfant ; c'est aussi souvent, hélas, la langue écrite quand on veut l'enseigner trop tôt. La langue neutre, c'est la voix du cours magistral, la voix du documentaire. La langue de plaisir, c'est la voix du récit oral, de la poésie, du théâtre, du chant, la voix qui permet de sortir de l'échec, de trouver un refuge, une petite lucarne vers le bonheur : c'est aussi, plus tard, la voix des auteurs littéraires qui continuent ce travail d'ouverture de notre regard sur la vie. Pour que l'enfant ait le désir d'apprendre, il faut qu'il en attende un plaisir, le plaisir de grandir, d'être initié aux mystères des "grands".

La langue de plaisir permet au moins deux choses :

- 1- se réconcilier avec la langue et devenir demandeur de ces moments partagés d'évasion dans l'utopie, dans un monde plus cohérent que celui offert par le chaos du quotidien. Cette dépendance amènera un jour l'enfant vers les chefs-d'œuvre de la littérature
- 2- construire des images mentales personnelles à partir des mots dits, ce qui permet

d'échapper un instant au diktat des images omniprésentes, ces images standardisées, fabriquées par des adultes, ces images qui tuent l'imagination. Le cinéma, la télévision, les livres illustrés, amoindrissent la capacité de construire des images à partir des mots. Cette capacité est pourtant centrale dans le fonctionnement du langage, de la pensée, et de la lecture. Nous devons reconstituer ou inventer les images du monde à partir de ces "petites fourmis qui courent sur le papier", comme le disait joliment un enfant. Toute image fournie d'avance annule ce travail. C'est pour cela que la télévision ne nous apprend pas grand-chose de durable. Elle fabrique les images des mots à notre place ce qui réduit notre travail intellectuel. Des chercheurs japonais ont mesuré l'activité cérébrale de lecteurs et celle de spectateurs de programmes télévisés. Ces derniers avaient beaucoup moins d'activité que les lecteurs.

2- Mots, grammaire et style

Tous les écrivains ont chanté leur amour immodéré des mots. Les mots sont les briques de notre pensée, la grammaire en est le ciment, le style, l'architecture.

Une étude statistique d'Isabel Beck, citée dans *American Educator*, met en lumière l'ampleur des acquisitions lexicales indispensables. Un lycéen de Terminale (12 th-grade) de bon niveau connaît entre 60 000 et 100 000 mots, disons 80 000. Il a bénéficié (au mieux) de 15 années de scolarité et il a donc appris environ 5 000 mots par an, en moyenne 15 mots par jour d'école ou de repos. Ces chiffres peuvent paraître trop importants, mais la définition du concept de mots n'est pas celle à laquelle nous sommes habitués : *cure*, maison du curé et *cure* thermale, sont deux mots ; *va*, *vas* sont deux mots aussi. On apprend énormément de vocabulaire hors de l'école — au moins pour certains élèves — mais beaucoup de mots ne se rencontrent qu'à l'école. Pour les enfants qui ne lisent pas, la parole du maître est la principale source de mots.

Un professeur devrait se demander chaque jour : "Combien de mots ai-je donné à mes élèves aujourd'hui ? Leur ai-je permis d'enrichir leur trésor de mots ?" Quand j'enseignais, j'avais coutume de demander à mes élèves de se constituer un "trésor des mots" dans un répertoire alphabétique. Ils collectionnaient leurs trouvailles, les proposaient aux autres.

La véritable maîtrise d'un élément lexical nécessite la compréhension du contexte et au moins quatre rencontres avec ce mot. Douze rencontres amènent à une maîtrise parfaite. Ces rencontres se font dans des contextes différents et le mot se charge peu à peu d'écaillés de sens : l'enfant construit sa propre constellation sémantique du mot. Ce que je nomme la "constellation sémantique" d'un mot est l'ensemble des sens que ce mot peut prendre dans tous les contextes où on le place (voir annexe). En effet, le sens d'un mot ne se réduit pas à une définition de son sens courant. Par le pouvoir de la métaphore, il peut prendre de très nombreuses acceptions et cela ne facilite pas la maîtrise du lexique. Le vocabulaire ne s'apprend pas dans des dictionnaires, mais au contact d'une langue vivante, en train de fonctionner. Prenons le mot : "chien".

Le toutou, oui ! Mais aussi :

Je te réserve un chien de ma chienne ! Cette fille a du chien. Un chien de fusil. Un temps de chien. Les chiennes de garde. Le chien de bord (le second). Le chien du commissaire (le secrétaire). Piquer un chien (faire une sieste). Etc., etc.

C'est dans des textes oraux, puis écrits, entendus et réentendus que ces acceptions vont être peu à peu acquises. Remarquons aussi que "chien" ne désigne rien de concret, mais seulement une catégorie qui ne génère pas d'image et c'est peut-être par antiphrase que l'on dénomme *génériques* ces mots . On peut créer une image à partir de roquet, bouledogue, setter, et encore, il faut souvent des adjectifs descriptifs : jeune setter irlandais... Il est bon de désigner par des noms précis comme *setter*, plutôt que par des noms génériques comme *chien*.

Hirsch insiste sur l'immense gaspillage de temps constaté lorsque les textes oraux et écrits proposés aux élèves n'utilisent que leur propre vocabulaire et ne se réfèrent qu'à leur "vécu". Cette pratique soi-disant démocratique est, en fait, impitoyablement élitiste et c'est un moyen de ségrégation et d'exclusion particulièrement pervers. Si un élève connaît moins de 90 % des mots d'un texte, ses efforts sont concentrés sur le décodage et il ne peut ni construire le sens, ni retenir les mots. Son handicap s'accroît d'année en année ; le désespoir le gagne et il se replie sur lui-même ou se révolte. Vous pouvez comprendre ce qu'il ressent en écoutant un exposé très technique ou une conférence dans une langue que vous connaissez à peine. Ou encore en lisant certains modes d'emploi.

La fracture s'élargit, les retards deviennent irrattrapables.

Le célèbre spécialiste de la lecture, Keith Stanovich, nomme cet accroissement des handicaps "l'effet Matthieu", en référence au passage de la Bible :

à celui qui a, il sera beaucoup donné et il vivra dans l'abondance, mais à celui qui n'a rien, il sera tout pris, même ce qu'il possédait. (Matthieu, XXV-28-29)

Source : *Reading Comprehension Requires Knowledge — of Words and the World*
American Educator, (Spring 2003) E. D. Hirsch, Jr

Maîtriser une langue, ce n'est pas seulement connaître et utiliser à bon escient son lexique, mais aussi maîtriser ses tournures grammaticales et stylistiques. L'échec de l'enseignement de la grammaire et du style tient au fait que les enfants non-lecteurs n'ont pas une expérience d'auditeur ou de lecteur de ces structures portantes.

Prenons un exemple : l'acquisition de la catégorie circonstancielle d'opposition. Si l'enfant a entendu employer de nombreuses fois des mots-outils comme : malgré, bien que, ou qu'il les a lus dans des textes, il pourra comprendre de quoi on parle. Dans le cas contraire, la leçon lui est totalement inaccessible.

Il en est de même pour les tournures stylistiques. C'est la fréquentation massive de textes poétiques qui permet de se familiariser avec des figures comme la métaphore. Apprendre par cœur la liste et le sens des figures de style, ou tropes, ne sert pas à grand-chose si l'on n'a pas une connaissance intuitive des textes où elles/ils sont employé(e)s. Il est vain, en particulier, de demander à un enfant d'écrire un conte s'il n'a une maîtrise intériorisée des

différentes structures narratives que peut emprunter ce genre de récit. Cette maîtrise s'acquiert en écoutant de très nombreux contes.

Cette fréquentation des constituants lexicaux, grammaticaux et stylistiques de la langue se fait d'abord à l'écoute de textes oraux riches et variés, dès la plus tendre enfance. Puis l'écrit prendra de plus en plus de place, mais un oral de qualité restera présent car, pour certains élèves, il sera la seule pratique de la langue littéraire, le seul accès aux messages éthiques et esthétiques des textes. Pour tous, il restera un entraînement à la parole de haut niveau.

Tel l'écureuil qui thésaurise ses noisettes, l'enfant emmagasine de la belle et bonne langue qui lui permet de désigner le monde et de l'organiser. Comme nous le dit Ludwig Wittgenstein :

Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde.

Mais on ne connaît pas vraiment le monde qu'avec des mots.

3- Connaissance du monde et des contextes

Pour comprendre un message oral, écrit ou iconique, il est nécessaire d'en saisir le contexte. Le substrat nécessaire pour donner aux mots le sens que leur contexte requiert est constitué par ce que l'on peut nommer la culture générale. Cette culture générale se nourrit d'expérience et de messages reçus. Les principales sources de ces messages sont la parole, les lectures et les vecteurs médiatiques porteurs d'images. Le cinéma, la télévision - succédané à l'expérience réellement vécue - offrent de grandes possibilités, mais les enfants qui auraient le plus besoin de leurs contenus culturels possibles, regardent le plus souvent des programmes totalement vides. Ils n'ont pas le langage ni le bagage intellectuel nécessaire pour suivre les émissions à contenus linguistique et culturel.

Ces mêmes enfants ne parviennent pas à lire et pour les mêmes raisons. Ils partagent cette situation avec les très jeunes enfants. C'est là que les textes de la tradition orale trouvent toute leur place. Les contes, les légendes, emmènent les auditeurs dans des milieux extrêmement variés, comme nous l'avons vu pour le vocabulaire et donnent en même temps un grand nombre d'informations documentaires sur les lieux avec :

- leurs écosystèmes et leurs organisations sociales,
- les peuples et leurs coutumes,
- les métiers et leurs lexiques spécifiques,
- la vie à d'autres époques.

On assiste à un phénomène de rétention extrêmement intéressant : les enfants se souviennent remarquablement des éléments linguistiques et culturels entendus dans un récit oral, d'autant plus que la pédagogie de ces textes demande une réitération. Des répétitions par le maître ou par les élèves permettent une appropriation solide des mots et des notions.

Un autre élément particulièrement important du contexte est l'humour. Le patrimoine oral contient d'innombrables histoires drôles et de jeux avec les mots qui donnent la capacité de manier la langue autrement. Le petit enfant voit les "grands" rire aux éclats. Il ne comprend pas pourquoi, mais brûle d'envie d'entrer ans le cercle des rieurs. On n'appartient véritablement à une communauté que lorsqu'on en manie les codes humoristiques. Les conteurs sont d'excellents professeurs d'humour !

4- La fonction symbolique du langage

La majorité de l'analyse linguistique de la langue s'est centrée sur les fonctions sociales de communication du langage, fonctions que Jakobson a groupées en six catégories : dénotative, expressive, conative, métalinguistique, phatique et poétique (voir annexe). Ces fonctions sont indéniables, mais elles sont trop réductrices. Pour établir un parallèle, qui songerait à réduire un être humain à des fonctions biologiques, sociales ou économiques à part un Hitler ou tout autre fou de pouvoir ? Un homme, c'est aussi autre chose, une autre chose que chacun nommera selon ses convictions, mais qui le rend complètement différent des animaux.

Raymond Ruyer a consacré un ouvrage, *L'animal l'homme la fonction symbolique*, Paris, Flammarion, 1964 à élargir cette conception trop mécaniste et étroite du langage humain et donc de l'homme. Ce qui l'amène à s'intéresser au symbolique comme marque de l'humain.

À première vue, le langage semble remplir une fonction de communication : c'est celle à laquelle, étrangement, la plupart des linguistes se limitent, en confondant l'usage avec la fonction. En fait et en droit, la communication semble bien n'être qu'une fonction secondaire du langage ! Écoutons Raymond Ruyer :

On cherche probablement dans une mauvaise direction quand on cherche l'origine du comportement symbolique dans l'intention de communication... Une communication se fait spontanément par signes-signaux plutôt que par signes-symboles. Son côté pragmatique, immédiatement utilitaire, empêche, plutôt qu'il ne favorise le changement de fonction du signal en symbole. L'animal communique spontanément des besoins actuels. Les premières "conceptions" de l'animal-homme ont dû se produire en dehors de, et même en opposition avec les pantomimes de communication.

Nancy Huston, dans un ouvrage récent que je vous recommande vivement : *L'espèce fabulatrice*, Actes Sud/Leméac, avril 2008, dans lequel elle montre le pouvoir fondateur des récits, nous dit la même chose plus plaisamment :

Les singes peuvent apprendre des milliers de mots et manipuler tant bien que mal des signes linguistiques, mais ils ne se racontent pas d'histoires. Ils ne peuvent pas dire : "On se retrouve ici demain à la même heure !"

La mémoire caractérise l'homme et la mémoire fonctionne en reconvoquant le passé dans des récits, à l'aide de symboles qui sont une interprétation du perçu. Cela permet de maîtriser le temps. Pas de symbole, pas de temps, pas de récit, pas d'humain. Et pas d'interprétation.

Encore Nancy Huston :

*Quand des antilopes arrivent devant un lit de rivière desséché, elles cherchent de l'eau ailleurs ou elles meurent de soif. Les humains, devant le même constat désolant, tout en cherchant de l'eau ailleurs, et avant de mourir de soif, **interprètent**. Ils prient, ils dansent, ils cherchent des coupables, se lancent dans des rituels de propitiation pour convaincre les esprits d'envoyer de la pluie.*

Pour parler ne faut-il pas avoir d'abord quelque chose à dire, et donc penser ! La fonction originelle, première, du langage humain est d'être l'organe de la pensée et la pensée est d'abord une activité interne à chacun, non pas un signal de communication ! La pensée permet un autre voyage, dans le futur celui-là. On se projette dans l'avenir pour décider le présent. C'est la visée téléonomique, compétence essentielle que développe la pratique des récits.

Le langage est ce par quoi se réalise en l'homme, par le truchement du symbole, l'ouverture de son être hors de l'immédiateté de l'instant, et l'accès, ainsi, à l'universel. Toute la différence entre le langage animal et le langage humain se situe dans le passage de l'usage de stimuli-signaux à celui de signes-symboles. Alors qu'un signal fait réagir, un signe-symbole fait penser.

Le même mot, un nom commun comme "eau", ou un nom propre comme "Dupont", peut servir à deux usages très différents, à des niveaux très différents. Il désigne l'eau, ou Dupont, qu'il indique ou demande ; mais d'autre part il évoque l'idée de l'eau ou de Dupont, il s'intéresse à ce que symbolise l'eau : il en fixe la conception ; il est un instrument de pensée et non seulement d'action immédiate ; il permet de penser à l'un ou à l'autre, même en leur absence, et sans intention réalisatrice.

Ce n'est donc pas le langage, au sens le plus général du mot, c'est le langage-en-tant-que-système-symbolique, permettant les conceptions et les pensées "inactuelles", qui est à la fois l'instrument et la marque du niveau humain.

La réduction des fonctions du langage à des fonctions référentielles ou de contact, élimine la dimension symbolique de la communication humaine. Ce qui donne dans les études de textes des résultats étonnamment médiocres. On cherche le sens littéral de communication ou d'information, en passant royalement à côté de l'essentiel : les sens symboliques. Ainsi, ai-je trouvé dans un manuel de troisième, après *L'aube* de Rimbaud, l'unique question suivante : *A quel moment de la journée se passait cette scène ?* On aurait pu présenter en QCM : la nuit, le matin, le soir, à midi... !!!

AUBE

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte.

Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au Wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée, je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

Arthur RIMBAUD

Les textes de la tradition orale sont saturés de symboles qui demandent des lectures plurielles et cela leur permet de donner l'intuition et l'attente d'un contenu symbolique à ceux qui en sont

nourris. Ils comprendront peu à peu que les textes disent plus qu'ils n'en ont l'air et qu'ils demandent une interprétation et pas seulement une élucidation référentielle. Plus qu'à communiquer, ils apprendront à penser. Penser, c'est plus que percevoir ou s'émouvoir, c'est interpréter les signes de façon personnelle.

5- Lecture et interprétation

Je voudrais tout d'abord, dans cette partie consacrée à l'interprétation, élargir la notion de lecture au-delà de celle qui est habituelle : déchiffrage et construction du sens à partir d'un texte écrit. On lit un paysage, on lit une déception sur un visage, on lit l'avenir dans du marc de café. Lire, c'est interpréter des signes de toutes sortes, ce n'est pas seulement décoder un assemblage de lettres écrites. Eh oui, les analphabètes lisent aussi ! Ils lisent des traces, des indices et surtout les paroles qu'ils entendent. La prise de conscience de cette réalité permettrait à beaucoup d'économiser l'énergie qu'ils consacrent à polémiquer sur les méthodes. Ils se préoccuperaient plus d'aider les enfants à développer leur capacité à interpréter les signes, tous les signes. Et cela depuis leur plus jeune âge et avant toute tentative de lire les signes écrits.

Les textes de la tradition orale ne sont pas transparents et, au cours d'une première audition on n'en comprend qu'une partie, l'anecdote. Puis, en les réécoutant, on découvre d'autres sens moins évidents, on les interprète. Ils sont plus difficiles à interpréter que les textes écrits car ils ne sont pas portés par un support physique manipulable à volonté. Un relâchement de l'attention et hop, on a perdu le fil ! Il faut mémoriser ce que l'on entend pour créer les sens, être attentif à tous les détails. C'est pour cela que ces textes sont une excellente école non seulement de création de sens, mais d'interprétation. Ils sont une préparation idéale à la lecture, à la relecture et à l'interprétation de textes écrits. D'autant plus que ces contes et autres performances orales procurent beaucoup de plaisir et que l'enfant aura le désir de renouveler ce plaisir seul, soit en les racontant, soit en lisant des textes littéraires quand l'adulte, le conteur ne sera plus là pour le pourvoir en récits, en confiseries pour l'oreille.

Les enfants nourris abondamment de textes oraux durant leur petite enfance ne rencontrent jamais de difficultés pour devenir d'excellents lecteurs. Ils ont appris à lire et interpréter les messages oraux ce qui leur évite de rencontrer trois difficultés à la fois au moment de l'apprentissage du code écrit : déchiffrer les lettres, comprendre le sens littéral du texte et l'interpréter. Ils n'ont plus que le déchiffrage à apprendre, le reste, ils savent déjà le faire sur un texte oral complexe.

En Finlande, on attend que les enfants aient sept ans pour les mettre en face du code écrit et on constate qu'ils ont les meilleurs résultats d'Europe en ce qui concerne la lecture et le niveau scolaire. Je suis persuadé que les apprentissages précoces de l'écriture/lecture génèrent beaucoup d'échec scolaire chez les enfants qui n'ont pas encore assez de langue disponible ni de contacts agréables avec leur langue.

Le travail d'interprétation se fait soit de manière consciente solitaire ou au cours d'une

"palabre", soit dans un travail intérieur invisible, au niveau de l'inconscient. Dans un cas comme dans l'autre, les textes de la tradition orale transmettent des valeurs qui s'enracinent profondément pour aider l'auditeur à se fonder en tant qu'être humain, être psychologique et citoyen. Mais cela dépasse notre propos qui concerne la transmission de la langue orale, d'une *belle parole*.

Le beau-dire

Après ce long exposé sur les bienfaits de la haute langue orale, je parlerai brièvement de quelques préoccupations nécessaires pour que ces bienfaits se dispensent efficacement. Au cours d'un entretien entre Philippe Meirieu et François Bégaudeau, auteur du livre qui a inspiré le film *Entre les murs*, le second avoue avoir dit à deux filles de troisième qu'elles s'étaient "comportées comme des pétasses lors d'un conseil de classe". Il défend ce type de vocabulaire, arguant que le maître doit adopter le langage des élèves dans un but "d'égalité entre les partenaires du système éducatif". Je pense que cette attitude est indéfendable. Le professeur doit employer une langue irréprochable, car, pour beaucoup d'enfants, il est la seule source à cette langue qui est requise pour passer beaucoup de portes. Parler comme les élèves, se "mettre à leur niveau" est le meilleur moyen pour les priver de toute possibilité de s'élever si leur famille ne leur permet pas de le faire. Or, nous devons tout tenter pour que nos élèves et nos enfants s'élèvent ! Ce n'est pas en leur parlant patois que les instituteurs du temps de Jules Ferry sont parvenus à doter tous les enfants de notre pays d'une langue commune. Utiliser une langue vernaculaire (du latin : *verna* : esclave, indigène, ce qui n'est pas innocent) en lui donnant le statut d'une langue véhiculaire, c'est tromper les enfants en les confortant dans leur ghetto.

La transmission par les parents, par les professeurs par les conteurs - et la restitution par les enfants - de tous les types de textes de la littérature orale, que ce soient les récits de la tradition, les poèmes, les scènes de théâtre, les lectures à haute voix, les chansons doivent se donner dans une langue poétique, riche de lexique, de structures grammaticales et stylistiques variées, dans un respect absolu des contenus culturels et symboliques.

Assez de parodies, de démagogues, de prestations lamentables. Les enfants, nos enfants ont droit au meilleur. Laissons à certaines émissions de télévision la médiocrité et la vulgarité. L'esprit mérite d'aussi bonnes nourritures que le corps !

Il est urgent que les professeurs reçoivent des formations solides pour maîtriser l'art de dire que ce soit comme lecteur, comme conteur ou comme acteur. L'orthoépique, l'art de bien dire, est aussi importante que l'orthographe : on a plus d'occasion de se faire entendre que d'être lu !

Transmettre la littérature orale, oui, mais en ayant conscience du poids des mots !

Parole légère et parole lourde

Le flot de paroles diffusées par les différents médias pourrait alimenter la langue des enfants qui les écoutent. Tout dépend ici aussi de la qualité des messages émis. Les enfants

déjà pourvus de langage vont rechercher des émissions, des films, des chansons de haut niveau qui va encore les enrichir. Les autres vont se contenter de la télé qu'ils comprennent, celle de Le Lay, ce directeur de TF1 persuadé que son rôle consiste à *préparer les cerveaux à acheter du Coca-Cola*. La vacuité linguistique et culturelle de cette télé n'est plus à démontrer. L'abrutissement va se conjuguer à l'ignorance pour sceller le destin de centaines de milliers de jeunes gens.

De plus la télévision coule en un flux continu qui ne permet pas un traitement réel de l'information : pas de pause, pas de réflexion, pas de rétention. Je tente une comparaison aquatique. La télé, les médias sont semblables aux torrents de la montagne. Ils passent devant nous beaux, attractifs, mais insaisissables. Dès que vous voulez examiner des détails, une branche qui flotte, un galet de couleur, les voilà entraînés au loin. L'onde contient peu de choses dans cette eau vive en fuite perpétuelle. Elle ne peut nous apprendre que le mouvement, l'agitation comme succédané à l'action.

Les textes de la tradition orale et la littérature sont semblables aux lacs. Venus du passé, ils ne s'écoulent pas et échappent ainsi au présent, à la hâte du temps.

“O temps suspend ton vol ! écrit Lamartine devant le lac du Bourget.

Cette eau immobile ne nous est pas accessible immédiatement dans sa plénitude. Tout d'abord, nous avons une surface brillante qui reflète le ciel et les nuages. Illusion qui se brise dès qu'une hirondelle frôle l'onde de son aile. Il faut aller plus loin, interpréter les signes : un friselis dénonce un poisson, un éclair bleu signe le vol d'une demoiselle libellule, trois bulles échappent à une grenouille. Et il faut aller encore plus loin, plonger dans l'eau verte. Là, on découvrira mille vies et mille morts de plantes et d'animaux, des luttes, des synergies, des symbioses. Là, on découvrira vraiment le lac si on sait nommer et interpréter tous les signes qui s'offrent. Si on prend le temps.

Une parole dogon, bien connue, mais que j'ai toujours plaisir à citer, décrit merveilleusement les pouvoirs de la parole de communication et de la parole de la fiction :

“La parole quotidienne est d'eau. Versez l'eau sur un tissu, elle s'évapore et disparaît complètement. La parole du conte est d'huile. Versez de l'huile sur un tissu, non seulement elle va laisser sa trace, mais cette trace va s'agrandir largement.”

On peut poursuivre cette comparaison liquide pour évaluer les contenus offerts par la parole et les textes écrits. Les textes oraux ou écrits polysémiques, symboliques, mystérieux, résistants sont les lacs à explorer : ils nous forment et nous fondent. Les textes transparents, se référant à des contextes connus, pauvres de langue et de style, sont des verres d'eau. On les boit et on les évacue : rien n'en reste.

L'enfant construit sa parole

Notre parole est notre interface avec autrui, notre signature sonore, le garant de notre bonne foi (“je te donne ma parole”), notre outil pour séduire, convaincre, ordonner. Ma parole, c'est moi. C'est moi, aussi, dans mon intimité, dans mon soliloque intérieur. Curieusement l'enseignement de notre langue se soucie beaucoup plus de l'écrit que de la parole. Une collègue a donné comme titre à un livre consacré à l'enseignement : *Écris et tais-toi !* Des progrès ont été réalisés, mais les *Instructions* préconisent essentiellement la pratique de débats entre enfants. Ce n'est qu'une parole chaotique, saccadée au fil des interruptions et souvent captées par les “grandes gueules”. De plus, les techniques qui permettent de prononcer correctement les sons, de se faire entendre, de parler sur une longue durée, de tenir un public en haleine, de garder le fil de son discours, de tout ce qui constitue l'art de l'orateur, ne sont à peu près pas, non seulement enseignées mais

simplement connues des maîtres. Ces derniers auraient souvent intérêt à être les premiers bénéficiaires de formation dans ces domaines.

Les textes oraux de la tradition, les poèmes, la pratique théâtrale sont d'excellents outils pour aider les enfants à construire leur parole. Je propose en la matière une progression peu connue. Textes à une voix : poèmes, proverbes, dictons, chansons, reportages, comptes rendus. Textes avec interlocution et éventuellement placements de l'énonciateur dans l'espace : conversations téléphoniques, devinettes, charades, énigmes, textes de théâtre. Textes dans lesquels l'énonciateur doit produire toutes les voix du récit : marionnettes, kamishibai et tous les récits de la tradition orale (histoires drôles, contes, légendes...).

L'audition réitérée, puis l'émission par les enfants de ces textes permettent des prises de parole de plus en plus longues devant un public.

Les transmetteurs de langue

Parents

Avant la naissance, déjà, les parents peuvent et doivent parler à leur bébé, afin que ce dernier comprenne qu'il est le bienvenu. Après la naissance, les moments d'angoisse - repas, change, endormissement, séparation - doivent être accompagnés de paroles rassurantes, de berceuses, de comptines, de petits récits rythmés comme les enfantines, de propos par rapport à la vie de la famille. Pas de télévision ni de sons brutaux. pas de cris, mais beaucoup de paroles d'admiration et d'encouragement.

Quand le bébé grandit, beaucoup de jeux, de promenades commentées (en face du bébé !), de désignation précisent des objets du monde et, plus tard, de leurs fonctionnements et interactions. Souligner la beauté du monde. Montrer de l'émerveillement.

Des récits oraux racontés, adaptés à l'âge de l'enfant. Des poèmes lus. Des chansons, de la musique et de la danse. Des encouragements à jouer de petites scènes théâtrales.

Grands-parents et autres

Les grands-parents sont des initiateurs privilégiés des jeunes enfants. Complicité et indulgence. promenades où les aïeux transmettent leur connaissance du monde et leur sagesse acquise, grâce à des anecdotes, des histoires drôles, des contes, des légendes, l'histoire locale. Beaucoup de fantaisie et d'humour. Pas de sévérité, réservée aux parents.

Nounous et crèche

Le grand danger est de s'en remettre à la télévision comme substitut qui fascine. Ces organismes et acteurs d'éducation ont le même rôle que la famille proche, donc le même cahier des charges.

Maternelles

En maternelle, va avoir lieu ou pas le rattrapage de ce qui n'a pas été donné dans le milieu familial. Pas d'apprentissage prématuré de la lecture, mais beaucoup, beaucoup de contes d'animaux, de contes de randonnée, de contes merveilleux adaptés à et âge. Les enfants apprennent à raconter à leur tour. Poésie art, nature. Devinettes. C'est à ce moment que se mettent en place les compétences profondes.

Promenades ritualisées et commentées pour la découverte du milieu naturel et social proche. Célébrations des

anniversaires et fêtes pour une prise de conscience du temps.

Ens. primaire

La littérature orale a encore beaucoup de place. Contes, légendes, histoire locale, recueil de témoignages, poésie, théâtre, chansons du répertoire, sans altération des mélodies. Pratique des devinettes, charades, énigmes. Éviter les parodies : on ne peut parodier que lorsqu'on maîtrise parfaitement.

Construction de sa parole par l'enfant. Poèmes, théâtre, art du conteur et du comédien (gestuelle, travail sur la voix).

Ens. Collège

Continuation du travail du primaire + initiation à l'argumentation orale plaidoyers pour rire, forums... Travail du comédien avec des exigences accrues sur la parole. Initiation à la parole avec micro : radio-collège, vidéo, téléphonie...

Beaucoup de contes merveilleux, d'idiots, d'explication... racontés aux enfants qui les racontent à leur tour. Devinettes, charades, énigmes de niveau supérieur. Tous les professeurs devraient être conteurs. Travail important sur la diction des poèmes et des textes théâtraux.

Ens. lycée

Initiation à des formes plus complexes de parole : plaidoyers, prises de parole au sein d'associations, de tribunes, oraux d'examens.

Étude des mythes fondateurs que l'on apprend à raconter.

Conteurs

Le rôle des conteurs est fondamental. Gardiens et passeurs du patrimoine, ils ont un vaste répertoire qui leur permet de choisir des récits parfaitement adaptés à tous les publics qu'ils peuvent rencontrer. Ils racontent dans une langue poétique et riche, en respectant scrupuleusement le précieux patrimoine dont ils sont dépositaires provisoires.

Animateurs de loisirs

Les animateurs n'ont pas pour vocation d'être des copains. Comme les enseignants, ils parlent une langue irréprochable et soutenue, sans vulgarité ni familiarité mal placée. Ils racontent des contes, des légendes, des histoires, adaptées à l'âge de leurs publics.

Médias : radios, télés...

Rêvons un peu que les médias pour enfants retrouvent un peu de responsabilité et de dignité dans les modèles comportementaux et la langue qu'ils proposent à des millions d'enfants ! Et que Bigard fasse moins d'émules ou d'ânes qui l'imitent dans le pire.

Conclusion

Transmettre une haute langue orale à tous les enfants : clef de la réussite et de l'intégration

Les textes de la tradition orale peuvent être un précieux outil dans la transmission de la

haute langue orale dont la maîtrise est si déterminante pour l'avenir scolaire et l'avenir tout court de chaque enfant. Transmission par les parents, tout d'abord, dont le rôle est décisif. Transmission, ensuite, par tous les adultes qui s'adressent oralement à l'enfant devenu élève. Cette transmission n'est pas automatiquement bonne. Chacun doit s'efforcer de choisir des textes adaptés à l'âge des auditeurs, de respecter les contenus des textes, de s'exprimer dans une langue qui soit la plus riche et la plus belle qu'il est possible, de prolonger les auditions par des discussions, des recherches documentaires, des phases de création que ce soit une incitation à raconter le texte entendu ou alors écrire, dessiner, mimer ou toute autre activité. Les conteurs ont un rôle particulier de conservateur et passeur de ce patrimoine infiniment précieux. C'est cette responsabilité qui peut convaincre de leur utilité, pas seulement leur rôle d'amuseur.

On peut se demander si les enfants scolarisés actuellement auront plus à lire avec leurs yeux ou avec leurs oreilles. Ne serait-il pas judicieux de leur apprendre à lire, comprendre et interpréter les discours des bonimenteurs de la "communication", ces habiles manipulateurs qui n'ont qu'un seul but : aliéner les masses de façon à les rendre passives devant les injustices qu'ils présentent comme modernes et inéluctables ? Les textes de l'orature ou littérature orale ouvrent la voie du libre arbitre, de la liberté et de la lucidité citoyenne.

La transmission de la littérature orale n'a pas la place qu'elle mérite dans l'éducation des enfants. Il en résulte de nombreuses difficultés et de nombreux échecs qui pourraient être évités si l'on voulait bien utiliser cet outil millénaire qui permet aux enfants de maîtriser aussi bien la langue orale que la langue écrite.

ANNEXES

Fonction du langage selon Jakobson (manque le symbolique)

La majorité de l'analyse linguistique de la langue s'est centrée sur les fonctions sociales du langage, fonctions que Jakobson a groupées en six catégories :

Fonction référentielle (ou dénotative) : le message est centré sur le référent, le sujet même du message. Le langage décrit le monde ; il s'agit bien souvent de la fonction primordiale du langage.

Fonction expressive (ou émotive) : le message est centré sur l'émetteur.

Fonction conative : le message est centré sur le destinataire. Il peut s'agir d'un message performatif : le message peut faire naître un certain comportement chez l'interlocuteur.

Fonction métalinguistique : le message est centré sur le langage. Le langage sert à parler de lui-même. Les usagers habituels de la fonction métalinguistique du langage sont, par exemple, les linguistes. D'autres signes appartiennent cette fonction comme "je veux dire...", "c'est-à-dire", "en d'autres termes...", etc.

Fonction phatique : le message cherche à établir ou à maintenir le contact. "Allô ?", "n'est-ce pas ?", etc. relèvent de la fonction phatique du langage.

Fonction poétique : le message est centré sur lui-même, sur sa forme esthétique. Le langage joue sur son propre code.

Toutes les analyses linguistiques ont été plombées par ces approches centrées sur l'information et la communication. Plus de profondeur, on surfe sur la surface du lac.

[mon mail : moncri@wanadoo.fr](mailto:moncri@wanadoo.fr) Je vous enverrai avec plaisir le texte de cette intervention et d'autres documents ou adresses de sites sur lesquels j'ai publié. Je répondrai à tout courrier que vous voudrez bien m'adresser.

Quelques sites où vous pourrez trouver d'autres textes que j'ai écrits :

La lecture

<http://www.charmeux.fr/montellelect.html>

L'échec scolaire

http://www.meirieu.com/ECHANGES/montelle_echec.pdf

Les récits fondateurs

HYPERLINK

"<http://www.charmeux.fr/montellerecitsfond.html>" <http://www.charmeux.fr/montellerecitsfond.html>

La haute langue orale

<http://www.meirieu.com/FORUM/montelle2.pdf>

Présentation de mon livre

Christian Montelle, *La parole contre l'échec scolaire/La haute langue orale*, l'Harmattan, 2005

<http://www.sauv.net/montelle.php>

et aussi :

<http://www.charmeux.fr/montelle.html>

<http://www.charmeux.fr/montellelect.html>

et un blog où j'interviens pour une discussion hebdomadaire sur mon texte (échec) donné en feuilleton :

<http://lewebpedagogique.com/ostiane/>

Au revoir Que la route de la vie vous soit douce !!!!!

